

Un véritable défi dans la traduction de  
*La grande image n'a pas de forme*  
De François Jullien en vietnamien :  
Problème de méta-pensée et de métalangage

Truong Quang De  
Professeur de français  
Ho Chi Minh Ville



Synergies Monde n° 3 - 2008 pp. 95-99

**Résumé :** Parmi toutes les différences linguistiques qui font l'extrême complexité de la traduction du français au chinois (et réciproquement), et tout particulièrement lorsque cette traduction porte sur un texte philosophique, l'auteur de cet article souligne deux difficultés majeures : la linéarité et l'oralité de la langue française face à la construction idéogrammatique et scripturale du chinois d'une part ; l'omniprésence du verbe être en français et son absence totale en chinois classique d'autre part. Les conséquences de ces faits sont considérables et Truong Quang De, en s'appuyant sur un Essai de Jullien sur l'image picturale, analyse sobrement et très finement les moyens de venir à bout de cette grande épreuve qu'est la traduction.

**Mots-clés :** traduction, philosophie, structure linguistique

**Abstract :** Amongst all linguistic differences that figure the extreme complexity of translation from French to Chinese ( and reciprocally ) particularly when translation concerns a philosophical text, the author of this expose emphasizes on two main difficulties: in one hand, French linearity and verbosity is contrasting with the hierogrammatical and scriptural Chinese language. In another hand, the omnipresence of the verb " être " ( to be ) in French opposed to his total absence in classical Chinese language. Such contrasts have big consequences. That's why Truong Quang De subtly analyses the various ways to go through translating, as a great trial, with a figurative picture of Jullien's essay.

**Key words :** Translation, philosophy, linguistic shape

Traduire des œuvres philosophiques, disons-le tout de suite, c'est jongler véritablement avec les mots non seulement sur le plan sémantique, étymologique ou historique où, à chaque pas, on a affaire à des connotations socio-culturelles plus ou moins sophistiquées, mais aussi et surtout sur le plan métalinguistique. Car, la philosophie, on le sait, a pour objet d'étude la pensée, et, en conséquence, elle est pour ainsi dire une sorte de méta-pensée. Comme la pensée est étroitement liée au langage, puisqu'elle ne saurait exister sans ce dernier (et vice versa), le rapport entre la philosophie et le métalangage est évident.

La philosophie sur laquelle travaille François Jullien (désormais Jullien) a ceci de particulier qu'elle puise sa source dans les courants occidentaux (essentiellement gréco-latins) et orientaux (principalement chinois). D'une part, on a affaire à des concepts exprimés par des mots qui peuvent être analysés d'abord en morphèmes puis en phonèmes selon la fameuse double articulation d'André Martinet ; de l'autre, on se réfère aux caractères hiéroglyphiques, unités significatives et autonomes qui se composent en principe de «clés», et cette composition révèle déjà le concept philosophique des lettrés chinois.

Par exemple, dans une analyse morphologique en français, on peut voir dans le mot «représenter» les éléments: *re* (pour réitération), *présent* (radical=élément lexical de base) et *er* (marque de l'infinifitif). Ainsi le mot peut s'écrire :

*Représenter* = *re* + *présent* + *er*

Mais du point de vue cognitif, Jullien voit encore dans le radical «présent» deux éléments séparables : d'un côté *pré* qui signifie «devant» et *sent* dont le sens est «qui existe». En adoptant le *comme si* cher au Maître de la pensée chinoise, Confucius, Jullien définit le sens de «représenter» de cette manière: *refaire une chose comme si elle existait devant soi*.

On voit alors que, sur le plan morphologique comme sur le plan sémantique, l'analyse européenne est linéaire, les éléments se succédant dans l'espace et dans le temps. Tandis qu'avec les caractères chinois, on entre dans un royaume idéologique différent. Dans ce royaume, il s'agit d'une «installation» non pas pour les objets de peinture, mais pour les clés qui structurent les concepts. Prenons le caractère *an*, par exemple, qui veut dire *la paix, la sécurité*. Qu'est-ce qu'on voit dans ce caractère ? Deux éléments : le premier est *nu* (femme) et le second *mian*, clé qui a pour forme un toit de maison. Donc la sécurité ou la paix c'est cette situation d'une femme qui dort paisiblement sous un bon toit! Jullien, en tant qu'auteur, s'exprime aisément lorsqu'il s'agit de concepts occidentaux. Il invente, par exemple, les termes *dé-ontologie* et *désontologie* que ses lecteurs comprennent sans grande difficulté en faisant suffisamment attention à sa remarque sur le sens du préfixe *dé* dans *dé-faire, dé-peindre etc.* Il manipule adroitement la différence entre *fond* sans *s* et *fonds* avec *s* pour mettre en valeur un certain concept.

Parlant de présence/absence, l'auteur attire notre attention sur les termes *extase, parousie, époptie, présence, représenter* qu'il met en décomposition binaire :

*extase* = *ex* - *tase* (hors de soi)

*parousie* = *par* - *ousie* (au - près)

*époptie* = *épop* - *tie* (tourné vers)

*présence* = *prés(s)* - *ence* (être devant)

*représenter* = *re* - *présenter* (faire réapparaître le présent)

Cette analyse trouvera heureusement sa correspondance presque parfaite dans la traduction en vietnamien, car, dans cette langue, on bénéficie d'une affixation due à l'ancien chinois capable de transposer en isomorphie l'analyse morphémique de Jullien :

*extase* = *xuát - thân*  
*parousie* = *vinh - hời*  
*épopée* = *qui - hời*  
*présence* = *hiện - diện*  
*représenter* = *tái - hiện*

Toujours dans ce domaine de présence/absence, Jullien s'étonne de voir que le verbe ÊTRE, cet outil puissant et indispensable pour les langues indo-européennes en matière d'étude ontologique, n'existe pas en chinois classique. Le petit extrait suivant en dit long :

« Or, les paysages de Dong Yuan - *émergeant - s'immergeant, entre il y a - il n'y a pas*, nous écartent également des deux: du miracle (de la présence) comme du pathos (de l'absence); ils ouvrent sur un au-delà, ou plutôt un en-deçà, de l'extase et du drame. Car, comme ils ont commencé de le faire apparaître, la Chine s'est étrangement tenue à distance d'une telle aventure de l'esprit, n'ayant pas emprunté la voie de l'ontologie en vue de répondre au souci identificateur du *qu'est-ce que c'est ?* Ni n'ayant développé non plus de théologie pour combler dogmatiquement le manque d'une absence qui s'avouerait, sinon abyssale - elle n'a sacrifié au culte de la présence ni en rapport à l'*Être* ni en rapport à *Dieu*. Au regard de l'*Être*, on sait, «sait bien» - mais jusqu'où sait-on ce savoir ? - que le chinois classique ne possède pas de verbe propre, dénotant l'*être*, mais seulement la fonction copule ou *l'il y a* : aucune sédimentation sémantique ne s'est opérée autour de la notion d'être, et l'on n'en finira plus de mesurer l'incidence de ce passer à côté de l'*Être* - et même de se passer de l'*Être* - sur la formation de la pensée». [François Jullien, *La grande image n'a pas de forme*, p.27, Ed. Seuil, Paris 2003].

Ce défaut (ou cette originalité ?) du chinois classique - l'absence du verbe ÊTRE ontologique - est également un problème qui se pose en vietnamien moderne. Plusieurs générations de linguistes et de chercheurs vietnamiens, dans des situations de contact entre le français et le vietnamien, ont fait l'impossible pour transposer les contenus sémantique et philosophique du verbe être d'une langue à l'autre. Jusqu'à l'heure actuelle, on n'a connu que des succès partiels.

À ce propos, justement, l'article d'un jeune chercheur de Hué, Mme Truong Thi An Na<sup>1</sup>, peut nous donner d'intéressantes informations sur le même problème que Jullien a abordé plus haut. Elle écrit :

« Nous pouvons affirmer que, dans le contact du vietnamien avec le français, le cas du verbe ÊTRE a contribué à éveiller l'esprit des Vietnamiens du point de vue linguistique comme du point de vue philosophique d'une façon particulièrement intéressante. Comme on le sait, ce verbe n'a pas son équivalent en vietnamien ni au sens lexical ni au sens grammatical. Or, il apparaît dans les textes français avec une fréquence des plus élevées et

demande à chaque occurrence une interprétation différente. On peut dire que le verbe être, dans son contact avec le vietnamien, a aidé celui-ci à assimiler pas mal d'expressions intéressantes d'ordre modal et grammatical et par conséquent, à bien l'enrichir.»

Sur le plan philosophique, le verbe être invite les Vietnamiens à se faire des réflexions métaphysiques et à adopter des comportements linguistiques qui méritent d'être l'objet d'une recherche sérieuse et approfondie. D'abord, le français est une langue indo-européenne qui reflète presque parfaitement la pensée philosophique occidentale ou plus précisément méditerranéenne, le partage des mots en parties du discours comme le Nom, le Verbe, l'Adjectif ... est la conséquence d'un partage du monde en personnes et choses, en actions et états, en qualités et attributions etc. C'est-à-dire qu'à chaque catégorie philosophique correspond une catégorie linguistique susceptible de la décrire. En français il n'y a pas de mots plus «chargés philosophiquement» que le verbe ÊTRE. On peut dire qu'au contact de ce verbe, les Vietnamiens entrent sans le savoir dans le domaine des concepts philosophiques comme l'ÊTRE, l'existence, le temps et l'espace etc.

Pour ce qui est de la notion d'Être, on voit que le nom vient du verbe à l'infinitif. Les Vietnamiens ont mis beaucoup de temps pour rechercher les termes propres dans la traduction de ce mot français qui paraît appartenir à une gamme d'emplois très diversifiés pour exprimer les choses les plus simples jusqu'aux choses les plus sacrées : *l'ÊTRE suprême, l'Être et le Néant (Sartre), Un être humain, Un seul être vous manque et tout est dépeuplé (Lamartine), Les êtres vivants, La raison d'être etc.*

Ainsi, au premier abord, la traduction en vietnamien des pages de F. Jullien sur l'ontologie semble un problème très épineux voire aussi impossible à résoudre que la quadrature du cercle, à cause de l'incommensurabilité des notions appartenant les unes à la mentalité européenne, les autres à la culture chinoise. En effet, le verbe *être* lui-même peut se traduire en vietnamien sous son aspect ontologique par *tôn tại* :

*Je pense, donc je suis*  
*Tôi suy nghĩ vậy tôi tồn tại*  
(René Descartes)

Tandis que le nom *être* va se traduire par *ban thê*, un terme sino-vietnamien qui veut dire *essence, entité, chose en soi*, c'est-à-dire, littéralement, *matière fondamentale*.

Cependant, avec des détours et des approches plus ou moins élaborées, nous croyons pouvoir venir à bout de cette grande épreuve dans la traduction des premières pages de l'ouvrage.

Toujours est-il que le terme *dé-ontologie* (ou *désontologie*), résultat d'un jeu de mots sophistiqué, car il y a une différence à faire avec la *déontologie-philosophie du devoir* ou en quelque sorte avec *l'éthique* qui n'a pas pu trouver de traduction satisfaisante. D'une part, le préfixe *dé* (dans le sens de *dé-faire*,

*dé-peindre*), n'a pas d'équivalent en sino-vietnamien, de l'autre le préfixe *phi*, outre son sens négatif, comporte aussi légèrement l'idée de *défaire pour refaire ensuite*. Nous nous contenterons donc de traduire *dé-ontologie* par *phi bản thể*.

## Notes

<sup>1</sup> « L'impact du verbe français ETRE sur la pensée et la langue vietnamiennes ». Revue de Sciences Sociales, Université Nationale de Hanoi, (t. XVII, No 4, pp. 1 à ?, 2001)